

Manon Aubert

Près de Toi,
j'existais enfin...

Roman



Manon Aubert

Près de toi,
j'existais enfin...

Rien ne se passe jamais comme prévu

© Manon Aubert, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-1081-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Seul, sans âme à qui je puisse faire partager mes pensées,
j'ai pris le parti d'écrire tous les jours de ma vie.
Ne pouvant causer à personne, je causerai avec moi-même

(René Boylesve)

1

Le temps présent

Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.
(Alphonse de Lamartine)

4 février 2000

Dix-huit heures et trente minutes, Delphine remonte du laboratoire. Elle vient d'ajouter de la trypsine à ses cultures, pour dissocier le tapis cellulaire. Libérées, dénombrées et introduites dans un milieu neuf, les cellules ont servi à ensemercer une centaine de boîtes, destinées aux travaux pratiques des étudiants de deuxième année. Un jour sur deux, elle répète ce rituel chronophage, dans une atmosphère surchauffée et bruyante. Sa matinée s'est déroulée dans le grand amphi, où elle distribuait un cours de biologie aux étudiants de première année et, en début d'après-midi, elle a enchaîné deux séances d'enseignements dirigés.

Ce soir, la fatigue la submerge, la dernière tasse de café n'a pas tenu ses promesses. Après avoir rangé des documents dans sa sacoche, elle éteint la lampe posée sur un meuble, et décroche son manteau de la patère. Puis, elle sort de son bureau, verrouille la porte et dégringole, quatre à quatre, les escaliers. Arrivée au parking extérieur, Delphine s'engouffre dans sa Golf grise, et le bras métallique se lève pour libérer le véhicule prisonnier du campus. La Volkswagen s'élance sur l'asphalte du boulevard. « Sweet Home », le refuge de la jeune femme se situe à une quinzaine de kilomètres de là. Contrairement à ses habitudes, elle n'allume pas la radio : elle aspire au calme, au silence. Son attention se focalise sur la circulation du vendredi soir que ces satanés bouchons, de fin de semaine et de début de week-end, entravent. Le boulevard s'efface, la ville disparaît à son tour. La nuit est tombée. Elle passe en code. Plus de feux tricolores, plus de limitations à 50, il reste encore quelques ronds-points à franchir, avant de prendre un peu de vitesse.

Sur le parebrise, la neige fondue limite la visibilité. Entrés en scène, les essuies glace entament une lancinante mélodie en deux temps. Parcourue de frissons, elle met en cause sa fatigue et, de la main droite, actionne la molette de remontée des températures. Des paroles de Guillaume, son ami d'enfance, ressurgissent : tu travailles trop, ma belle. Tu devrais décrocher un peu. Quelques minutes sont nécessaires pour que la chaleur devienne perceptible dans l'habitacle, l'air chaud l'enveloppe d'une onde bienfaisante, d'où s'ensuit une

légère somnolence. La neige fondue a cessé de tomber et les essuie-glaces, mécontents de s'escrimer à balayer un pare-brise sec, deviennent grincheux. D'un geste rapide, elle les fait taire. Encore quelques kilomètres ! Elle songe à sa maison, son havre de paix. Des amies lui demandent parfois :

— Si elle n'a pas peur dans sa grande baraque, avec son jardin jouxtant ce parc immense où, au cœur de l'hiver, le propriétaire chasse le renard avec une meute hurlante de beagles.

— Chassait, rectifie-t-elle, le cœur serré.

Lovée dans un petit coin de verdure, sa baraque, comme elles disent, a été construite non loin d'un manoir « Aux yeux clos » : le propriétaire n'y réside plus et les chiens se sont tus.

— Non, elle n'a pas peur. Elle a Jupiter, un bon gardien que rien n'effraye.

Le temps a fui. Ses fils ont grandi. Ils désertent souvent la maison, et leurs études achevées, ils quitteront leur mère. Son métier est devenu son unique passion, elle a tant travaillé pour atteindre cet emploi. Une montée en carrière qui s'est faite aux forceps, en multipliant les publications internationales et les directions de recherche et d'encadrement d'étudiants. Un travail mal payé en début d'activité, ce n'est qu'en fin de carrière que l'on perçoit un traitement décent. « Les Universitaires sont rarement riches » écrivait l'Américain Douglas Kennedy. Doit-on en conclure que la transmission du savoir fasse si mauvais ménage avec l'argent ? « Encore heureux que le vœu de chasteté ne soit qu'optionnel » avait balancé, en plein amphithéâtre, un professeur de chimie devant un parterre d'étudiants médusés. Un jour, pas si lointain, qui voudra devenir chercheur ou enseignant-chercheur, sacrifier tant de jeunes années pour acquérir une kyrielle de diplômes et, finalement, percevoir un traitement de survie ? Depuis plusieurs décennies, la Connaissance et la Culture ne font plus rêver dans un monde, où l'on est considéré qu'en fonction de ce que l'on gagne.

De la route vers sa maison, elle connaît chaque signalisation, le moindre virage, la plus petite aspérité. Au gré des kilomètres parcourus, ses pensées s'envolent et se diversifient.

Il y a moins d'une décennie, un homme brun, très séduisant, est entré dans sa vie puis, s'en est retiré. Que faire lorsque le temps n'assouplit pas la cruauté de l'absence ? Delphine a cessé de se projeter dans l'avenir, dans une trentaine d'années, ne sera-t-elle pas une louve solitaire, plagiant le pauvre Rutebeuf : « Que sont mes amis devenus, que j'avais de si près tenus et tant aimés... ». Elle a toujours eu un faible pour la poésie : enfant déjà, jeune fille encore, elle se délectait des poèmes de Villon, Hugo, Baudelaire et Aragon pour ne citer

qu'eux.

Dix-neuf heures et dix minutes : un record de temps perdu sur la route. Elle ouvre le portail, gare son véhicule. À l'entrée de la maison, un superbe et jeune labrador beige clair fait la fête à sa maîtresse, avant de sortir au jardin. C'est le chien d'Hugo, son fils cadet. Elle n'a guère d'appétit, trop de fatigue en cette fin de semaine. Ce soir, ses fils sont partis chez leur père pour le weekend. Elle se retrouve face à sa solitude. Et, l'ombre du grand absent lui serre le cœur.

Pour se vider la tête, elle va écouter Turandot, orchestré par Herbert von Karajan. Le dernier et seul opéra de Puccini qui s'achève par une fin heureuse. Elle se cale dans son fauteuil préféré, jambes repliées sous elle. « Gira la cote ! Perché tarda, la Luna » envahit le salon. Une tasse de verveine menthe fume sur la table basse, laquée crème. Dans sa maison, pleine de douceur, elle s'enroule sur elle-même et laisse libre cours à ses pensées. La tisane fume toujours, elle n'y a pas encore trempé les lèvres. Est-ce la fatigue qui provoque cette remontée de souvenirs ? Cet état de langueur va-t-il la sortir du temps présent ?

L'opéra de Turandot progresse : « Nessun dorma... ». Elle ne l'écoute plus, n'en perçoit qu'un son lointain, fond sonore d'un monde sublimé. Ses yeux se ferment, des pans de sa vie déferlent dans sa tête.

Revisitera-t-elle le moment charnière où son existence a basculé vers une de ses plus belles embellies ? L'homme idéal se profilerait-il à l'horizon de ses souvenirs ? Elle espère sa venue, même virtuelle. L'amour de cet homme, pour cet homme, fut le plus incroyable cadeau que le destin ne lui ait jamais fait.

*

2

Des pans de sa vie

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.
(Charles Baudelaire)

Entre rêve et réalité, Delphine vogue à contre-courant dans son existence. Des anecdotes datent les différentes étapes de sa vie. Ses pensées s'échappent, s'éparpillent, la ramènent au début des années 1980. Exactement, à son premier emploi dans un Centre de recherches vétérinaires, qui s'était intercalé, entre la fin de ses études secondaires et le premier cycle de ses études supérieures.

Pendant une période d'un an et demi, elle avait occupé le poste d'une technicienne partie en congé maternité de longue durée. En raison de son inexpérience professionnelle, elle fut placée sous la houlette du Directeur en chef du Centre : Jérôme Langer, un véto, sorti premier de sa promotion à l'école nationale vétérinaire d'Alfort. Un homme d'une quarantaine d'années, calme et courtois.

Son travail de remplaçante se limitait à l'analyse journalière de deux échantillons d'amidure de sodium (Na NH_2), un composé très « colérique », qui explose en présence d'eau ou de traces d'humidité. Les premiers jours, qui suivirent son embauche, elle s'initia, la peur au ventre, à cette première activité professionnelle.

Lors de la soirée organisée par le Comité d'entreprise pour fêter Noël, avant l'heure, le directeur l'avait fait danser sur la « Valse à trois temps » de Jacques Brel. Il avait passé le bras autour de la taille de Delphine pour l'entraîner dans une valse étourdissante. Un excellent danseur, ce patron ! À la fin de son remplacement, elle se vit offrir, par la direction, une petite caméra pour bons et loyaux services.

En amont de ce premier travail en laboratoire, Delphine avait épousé Philippe-Antoine, dit Phil, un jeune homme blond rencontré au lycée. Petit dernier d'une grande fratrie, il appartenait à une famille bourgeoise qui accumulait de nombreux beaux-frères, belles-sœurs et une kyrielle de neveux et nièces. Un bonheur, pour une fille unique, de rentrer dans cette famille qui avait pris une part importante dans la séduction que le jeune homme exerça sur elle.

La tribu de Phil ressemblait à celle des propriétaires de la grande bâtisse du début du XIX^e siècle où Delphine avait passé sa prime jeunesse. Chaque été, les

sept enfants, élevés dans la plus pure tradition catholique, apostolique et romaine, débarquaient à la Villa des Rosiers, pour y séjourner avec leur mère, pendant les grandes vacances d'été. Du salon, lorsque les premières notes de musique parvenaient aux oreilles de Delphine, elle savait que les propriétaires étaient de retour. Dès son arrivée, le père de famille s'installait au piano pour se détendre, après des kilomètres de route. Début juillet, une gerbe de jeunes vies jaillissait dans la grande bâtisse et courait à travers tout le parc. L'agitation ne retombait qu'à la rentrée des classes, et septembre était pour Delphine le retour à son monde de silence et de solitude. Son enfance appréciait ces séquences de vie très contrastées.

Après son emploi au Laboratoire vétérinaire, Delphine et son mari s'inscrivirent à l'Université de Bordeaux pour un premier cycle d'études scientifiques. Ils logeaient dans une maisonnette implantée dans une cour pavée à l'arrière d'une échoppe s'ouvrant sur une petite rue proche du Quai des Chartrons. En début de deuxième année universitaire, elle découvrit avec effroi qu'elle était enceinte. Un tel événement arrivait trop tôt. Par un dimanche d'hiver, triste et froid, son mari n'ayant pas réussi à se libérer, elle s'engouffra dans une salle de cinéma d'Arts et Essais qui avait remis à l'affiche « La vieille dame indigne » de René Allio. Un film, dans lequel, Jean Ferrat chantait : « On se marie tôt, à vingt ans, et l'on n'attend pas des années pour faire une ribambelle d'enfants qui vous occupent vos journées ». Delphine vit apparaître sur le grand écran, quarante ans plus tard, sa vie de sacrifices passée à élever une nuée de bambins. Elle sortit de la séance le moral au plus bas. Hormis l'épisode déprimant du premier mois, exacerbé par ce film, elle se fit à l'idée de mettre au monde un enfant et sa grossesse se déroula sans complications. À la mi-juin, enceinte jusqu'aux yeux, elle fit une balade sur rail de 700 km, aller et retour, pour passer les épreuves écrites et orales, de fin de deuxième année. Dans ses bagages s'était invitée une petite valise remplie de vêtements du premier âge, de couches, de biberons et de tétines, si l'envie prenait à bébé de débarquer un peu plus tôt que prévu. À vingt ans, on a peur de rien, pas même d'accoucher dans un hôpital loin de son gynécologue et de sa famille. Le bébé attendit le retour de sa maman dans sa petite ville de province. David, un splendide garçon, vint au monde. La jeune maman vécut cette naissance comme le plus beau jour de sa vie. Ensuite, ce fut l'arrivée d'Hugo : le merveilleux enfant sage. Quant au troisième bébé, il se perdit en chemin, était-ce la fille tant espérée ?

À la fin de leurs études universitaires, le jeune couple et David, âgé de six mois, s'installa au second étage de la maison bourgeoise d'une des tantes de

Philippe. Un petit appartement qui comprenait deux pièces, plus une minuscule cuisine, dans laquelle il y avait l'eau courante, mais froide. Quant à l'unique salle de bains, elle était commune aux occupants de l'immeuble.

Un après-midi de décembre où la neige tombait drue sur la ville, transformant les trottoirs en patinoire, la mère courage rendit visite à sa fille. En regardant les mains rouges de la jeune maman qui rinçait les biberons de David à l'eau glacée, avant de les stériliser sur l'unique plaque électrique de la cuisine, elle soupira :

— Si ton père voyait ça ! allez-vous vivre longtemps ainsi ?

— Nous allons bientôt déménager.

Le couple attendait l'obtention du CDI de Philippe-Antoine dans la société, où il avait été embauché comme ingénieur. Le père de Delphine était décédé quatre mois après la naissance de David. Bien qu'affectée par la mort de son père et l'arrêt de ses études supérieures, la jeune femme était ravie de voir grandir un beau petit mâle. La situation financière du couple s'améliorant, ils firent l'acquisition d'une grande maison dans un quartier résidentiel de la proche banlieue. Delphine poursuivit ses études universitaires, et termina avec l'obtention d'une Maîtrise de sciences. Une année plus tard, elle travaillait dans un petit laboratoire de biochimie d'une société étrangère dont le siège social était basé en Suède : son emploi N° 2.

Entrouverte, quelques courts instants, la boîte de Pandore allait-elle confronter Delphine au divorce survenu, après huit années de vie commune, avec son époux ? Pandore se montra clémente : elle se tut ! Entre-temps, la société suédoise ayant fermé les portes de la petite entreprise d'analyses, Delphine se retrouva divorcée et chômeuse. Ce fut le départ de grosses galères. Au courant de son divorce, Guillaume lui avait répondu des États-Unis : « Ma belle, tu t'en sortiras toujours parce que tu es une battante ».

Vers la fin des années 1980, le chômage sévissait déjà dans la plupart des villes françaises de tailles moyennes, et trouver un emploi, en haut de la pyramide, s'avérait un véritable défi. Dans ce contexte déprimant du « sans emploi », chaque dimanche matin, Delphine s'offrait une bonne heure de piscine municipale. Quelques longueurs lui permettaient de garder un moral en équilibre, de ne pas se laisser ronger par le chancre du chômage. Elle plongeait, dans le grand bassin, pour le plaisir d'être propulsée, dans une gaine fluide et apaisante, comme une douce réminiscence de la vie fœtale.

Elle quitta le statut de demandeur d'emploi, grâce à son embauche dans un Centre de recherches pharmaceutiques : son emploi N° 3. Son retour vers le passé la conduisait, maintenant, dans le minuscule bureau qu'elle occupait, dans